

**Tahar BEKRI**

### **Ecrire, lire les textes littéraires du Maghreb**

Il me semble qu'il est devenu nécessaire aujourd'hui de nous arrêter un peu pour examiner avec exigence et responsabilité la question de la réception de la littérature maghrébine de langue française, loin des jugements hâtifs et des positionnements idéologiques qui ont tant empêché les débats sereins, débats que l'on devait et que l'on doit mener avec la distance suffisante pour établir une meilleure pertinence des problématiques littéraires posées à ce domaine de recherches.

Je n'oublie pas, personnellement, que c'est sur les bancs de l'Université de Tunis, que nous appelions, jeunes étudiants, au début des années soixante-dix, avec vigueur et conviction, parfois au prix de conflits interminables, à l'enseignement d'une littérature dont nous jugions, et je continue à le croire, la relation étroite, importante et forte avec les préoccupations ontologiques. Nous considérons ( Cela a-t-il changé ? ) que la littérature n'est pas seulement qu'une attitude esthétique au monde et que les œuvres des auteurs maghrébins, même écrites en français, restaient plus proches de nous. Leurs préoccupations étaient les nôtres car elles portaient dans leurs thématiques, leurs univers, la force et la dignité d'une parole faite voix de l'être. La littérature devenait ainsi écriture parlante dans la brûlure du silence. Ecrire c'est aussi parler en silence.

Or d'emblée, permettez-moi de dire qu'il n'est pas toujours aisé dans notre contexte de définir cette voix et son être et que la question de la langue ( qui a assez pris d'espace et de temps dans nos débats ) rend cet être comme un carrefour agité de confluent mouvements, de mémoires si chargées, de langues et de langages tirillés entre la fascination et la répulsion, d'antagonismes identitaires des plus passionnés, de questionnements aussi complexes que foisonnants. La littérature est faite labyrinthe. Encombrée qu'elle est par tant de problématiques concernant la langue, l'Histoire, l'espace, le temps, l'appartenance, la mémoire, etc.

Comment serait-il possible, dès lors de vouloir ignorer ou refuser d'admettre les difficultés bien réelles que posent de nombreux textes du Maghreb, tant au niveau de l'écriture elle-même qu'au niveau de la lecture et la lisibilité ou la méthodologie et la réception critique ?

Il ne s'agit pas ici de se réclamer d'un quelconque hermétisme gratuit ou de rendre plus obscur ce qui est souvent considéré comme opaque ( une certaine critique rapide a parlé "d'élitisme" ) mais de faire part de certaines réflexions qui me sont dicté par l'écriture littéraire comme par la lecture des textes du Maghreb depuis plusieurs années maintenant, passées dans cette mêlée si passionnante et passionnée qu'est la compagnie des auteurs et des textes, si je puis m'exprimer. Mêlée dis-je, car s'entremêlent et s'enchevêtrent ici bien des niveaux et le malentendu est parfois grand entre ceux qui écrivent et ceux qui lisent. Je veux dire par là que la littérature du Maghreb a longtemps été lue comme objet non littéraire. Elle est considérée ici comme un prétexte à un regard ethnographique ou sociologique, là comme possibilité d'analyse idéologique, là encore comme tribune pour traiter des conflits linguistiques au sein de la société maghrébine, ailleurs comme un miroir de l'engagement politique, etc.

Inutile de dire que ces attitudes participent, à mon avis, de la méprise et du malentendu. C'est ainsi que je fus saisi par ce désir de quitter des attitudes que je jugeais et je le pense encore, trop sûres d'elles-mêmes, pour aller vers une *Poétique* de la littérature maghrébine en consacrant ce travail de recherche à l'œuvre romanesque de Malek Haddad\* et soutenu en 1981. J'avais l'impression que certaines approches critiques – dont on ne peut ignorer aujourd'hui l'apport pour l'histoire littéraire ou le travail bibliographique – ajoutaient à la confusion une autre bien plus grave, celle de la solitude de l'œuvre littéraire. Il ne s'agit pas de cette solitude de l'œuvre d'art dont parle Rainer Maria Rilke dans ses *Lettres à un jeune poète* mais de cette solitude bien plus réductrice et plus pesante, celle qui néglige ou reste indifférente à la problématique bien réelle, je veux dire la *Littérarité*. Autrement dit qu'est ce qui fait qu'une œuvre soit considérée comme littéraire ? Ce projet bien cher à Todorov et auquel Roger Fayolle ajoute la question non moins importante : Considérée comme littéraire par qui ? Car il s'agit avant tout de littérature, d'écriture littéraire, de langue et de langage. Il serait bien grave que ces mêmes questions ne soient pas posées à la littérature du Maghreb. Car ce serait déconsidérer nos textes littéraires que de les limiter à des objets d'études – quelles que soient leur importance et gravité - en dehors du champ littéraire. Cela pourrait sembler de ma part exagéré de penser que la littérature peut se suffire à elle-même et que l'idée chère à Mallarmé quand il rappelle à Degas que l'on n'écrit pas la poésie avec des sentiments mais avec des mots est si importante et si actuelle dans notre contexte. Non que je considère superflus les apports des sciences humaines : philosophie, histoire, sociologie, sémiologie, psychanalyse, histoire des idées, histoire de l'art, etc. à la littérature mais bien, au contraire, toutes ces connaissances sont fort bien venues mais à condition qu'on les soumette

au service d'une meilleure approche du texte littéraire maghrébin et non l'inverse. Les théories du texte ne pourront que s'enrichir dans leurs recherches du sens de tant d'apports. Mais la sémantique ne veut pas dire " sémantisme " ou cri de victoire sur le sens quand l'écriture elle-même, encore plus dans le contexte du Maghreb, est une quête du sens, quête des plus laborieuses et des plus ardues.

L'éclectisme critique serait-il une voie idéale pour cela ? Il s'agit moins d'éclectisme que de prudence et d'humilité nécessaires à une critique pertinente qui ne survolerait pas le texte mais qui irait au plus profond de l'œuvre, jusque dans ses dimensions les plus cachées, dans sa forme comme dans son contenu. Ce qui ne veut pas dire que le manque apparent de lisibilité dans bien des œuvres maghrébines soit toujours volontaire ou de règle. Il me semble que l'ambition de faire œuvre littéraire habite bien des auteurs du Maghreb, qu'ils soient de langue française ou arabe, d'ailleurs. De nombreux auteurs sont pris de lassitude d'être considérés exclusivement comme les porte-voix de bien des causes alors que leur premier souci est d'écrire, d'être écrivain. Certains auteurs pensent à juste titre que la littérature du Maghreb, mais je pense qu'on peut élargir cela aux littératures du Sud, est malade de politique. Ils refusent d'être les porte-drapeaux de discours d'où qu'il vienne, d'ailleurs et ou de devenir les voix de leurs maîtres, persuadés qu'ils sont qu'écrire n'est pas discourir.

Ajoutons à cela que le malentendu provient, me semble-t-il, de cette conception qui voudrait qu'écrire soit réservé à des littératures mondiales dont l'importance n'est plus à démontrer alors que la littérature du Maghreb ainsi que les littératures du Sud, de l'Afrique noire aux Antilles, en général, appartiennent à ces littératures dites émergentes, périphériques, bien loin de la littérature de l'Hexagone, dans son histoire, comme dans ses préoccupations. Nous revoilà dans la problématique du Centre et de la périphérie. La francophonie a une littérature centrale, le reste doit écrire pour l'urgence, le témoignage, le cri. Comme si on déniait à ces littératures le droit d'être en mesure d'affirmer pleinement son besoin d'écriture, d'aller au plus profond des recherches en matière d'écriture, ce qui est, après tout, le propre du travail de l'écrivain. Comme si l'œuvre écrite en français au Maghreb, de plus en plus sollicitée par les éditeurs, devait répondre à l'attente, ici exotique, là à la dénonciation politique ou religieuse la plus immédiate. Pourquoi ne pas écrire, dans ce cas, des essais bien plus efficaces et bien plus éphémères. De la littérature faite objet de propagande idéologique ( que l'on se rappelle l'école réaliste socialiste ou les courants didactiques dans les littératures de certains pays nouvellement indépendants ) à la littérature témoignage, il n'y a qu'un pas à franchir dans ce qui me paraît, de plus en plus évident, c'est-à-dire, l'appauvrissement de la littérature. Or, paradoxalement, la littérature du Maghreb impose de plus en plus sa reconnaissance

internationale. Cela le prouve régulièrement le nombre d'œuvres traduites dans les langues étrangères, les succès éditoriaux, les différents colloques et rendez-vous internationaux, le nombre impressionnant de travaux de recherche à travers le monde où plus aucun spécialiste ne peut prétendre être parfaitement à jour,

Il me semble que cette reconnaissance de la littérature du Maghreb, est due au fait qu'elle devient de plus en plus exigeante dans ses préoccupations et ambitions littéraires, du moins, chez un certain nombre d'écrivains, soucieux de la problématique importante de la modernité littéraire. Cela sans considérer, pour ma part, la modernité comme un exercice de style ou un désir de langage pour le langage ou encore une suprématie des questions de la langue sur l'objet d'écriture. La problématique de la modernité littéraire - et je ne comprendrais pas pourquoi les écrivains du Maghreb ne s'en soucieraient pas ou en seraient exclus – je me la pose avec gravité tant par le lien qu'elle a avec l'Histoire ( Ce qui n'exclut pas l'histoire individuelle ou la dimension intérieure de l'être ) que par cette volonté d'inventer, de découvrir, d'explorer des formes littéraires poétiques ou narratives qui se réfèrent à la littérature arabe, par exemple. Comme toutes ces formes littéraires anciennes : *al hadith*, utilisé dans la technique du récit, *al qaçida*, *al mouallaqa*, dans la structure poétique, *al hikaya*, *al khourâfa*, utilisées dans le conte ou la nouvelle, *al-halqa*, dans le théâtre, etc. Toutes ces formes arabes traversent, appuient, soutiennent les formes narratives et poétiques, théâtrales de langue française. Il s'agit, dans mon cas, moins d'attachement acharné aux références séculaires, au *thourath*, au patrimoine culturel arabe ou musulman parce qu'il est arabe ou musulman qu'une vraie volonté de faire dialoguer entre elles les cultures, à l'intérieur du texte même, de donner la dimension humaine et humaniste de la culture arabe et sa participation à la pensée et à la création universelles. Il est vrai que cela rend la problématique du référent plus difficile mais non moins passionnante comme l'est toute attitude visant l'interculturalité si salutaire en ces jours contre la fermeture et l'intolérance identitaires.

J'ajouterai que le besoin de modernité n'est pas limité à ces deux références, je veux dire, la littérature arabe et la littérature française, mais à bien d'autres espaces littéraires à travers le monde que je fais miens et qui sous-tendent le texte dans un enchevêtrement des lieux et des émotions que seule la modernité justement nous offre.

Si l'écrivain du Maghreb est traversé par tant de problématiques et d'interrogations auxquelles il apporte à peine des ébauches de réponse, il serait bien dommage que l'approche critique n'en tienne pas compte, non par une attitude simpliste et pressée mais par la rigueur d'une réflexion qui ne confonde pas le besoin d'un enseignement didactique de la littérature ( bien

compréhensible) avec l'impossible écriture comme aventure du texte, la fameuse bouteille jetée à la mer !

Tout cela me semble tributaire de ce sentiment étrange que la littérature est l'écriture du manque, de l'inquiète clarté, de l'absence de réponse et que son salut est dans l'interrogation, la quête inlassable des vérités, de toutes sortes, métaphysiques ou sociales, individuelles ou collectives, intérieures ou extérieures, cachées ou apparentes, etc. Je n'ai pas plus de réponse en écrivant. Je suis même davantage habité par le doute, d'un livre à l'autre. Chaque nouvel ouvrage vient déstabiliser encore plus le socle des certitudes. L'opacité du monde n'offre pas de clefs magiques pour ouvrir l'œuvre ( en dépit de tous les projets d'approche pour l'ouvrir, en pensant à Umberto Eco et *L'oeuvre ouverte* ) L'oeuvre reste énigmatiquement belle parce qu'elle refuse à être réduite à une machine à produire du sens, par ce qu'elle porte sa part de mystère, parce qu'elle se réclame de l'appartenance à l'art, l'art de la littérature, dans son imaginaire inventif et libéré des interdits, dans son réalisme magique et merveilleux, dans ses dérèglements des sens, ses désirs et ses fantasmes, dans ses échappées intérieures, ses utopies, ses rêves, ses songes et ses visions, mais aussi dans son anti-conformisme , ses risques, ses transgressions, ses blessures et ses endurance, son défi, ses errances, son exil, en somme, son irréductible liberté.

\* Tahar BEKRI, *Pour une poétique de la littérature maghrébine de langue française. L'œuvre romanesque de Malek Haddad.* , Ed. L'Harmattan, 1986.